

La télécommande et l'infantile

PHILIPPE MEIRIEU est Directeur de l' **IUFM** de LYON.

Son dernier ouvrage paru est *Le monde n'est pas un jouet*, (2004, Desclée de Brouwer).

L'étude des interactions entre techniques et culture- à quoi s'adonnent les médiologues - ne saurait éviter un bidule décisif : la télécommande. C'est une inflexion de plus dans l'histoire des outils, mais peut-être un tournant dans celle des mentalités. La preuve : on ne peut plus éduquer après comme avant.

On les trouve sur les tables de salon et les tables de nuit presque dans tous les foyers. Elles sont parfois quatre ou cinq. Elles pilotent télévision, chaîne hi-fi magnétoscope, lecteur de DVD, décodeur numérique et, bientôt sans doute, chauffage, climatisation, dispositifs de sécurité, ouverture des portes, utilisation des appareils électroménagers. Elles inquiètent la plupart des adultes, qui craignent en les manipulant, de produire des effets incontrôlés ou de tout détraquer. C'est pourquoi ils tentent de les apprivoiser en les alignant minutieusement, côte à côte, comme le font les psychotiques, pour se préserver du mauvais sort ou exorciser les pouvoirs inconnus et effrayants qu'elles pourraient détenir.

Les enfants et les adolescents, eux, jonglent avec elles en faisant preuve d'une véritable virtuosité. Ils ont identifié une multitude de fonctions inconnues de leurs parents et, sans la moindre hésitation, parviennent à tout contrôler.

Apparemment, pourtant, la télécommande n'est qu'un outil.

Terriblement plus perfectionné que ceux de jadis, mais obéissant aux mêmes principes : les manettes et les bras de levier, les engrenages et les interrupteurs mécaniques ou électriques, ont simplement été remplacés par des circuits électroniques ; la puce prolonge les cordages et les poulies, réduit presque à zéro l'effort de manipulation, économise du temps en produisant « en direct » l'effet escompté.

Le bras, la brouette, l'échafaudage, la machine à vapeur, la turbine, le volant, le tableau de bord, constitueraient ainsi un continuum dont la télécommande serait une nouvelle étape, plus efficace, plus rapide, plus simple. À la portée de tous.

Mais, à y regarder d'un peu près, il est bien possible que la télécommande constitue, en réalité, un objet singulier qui modifie radicalement notre rapport au monde. Car elle réunit quatre principes qui, combinés entre eux, constituent une assomption, sous une forme techniquement banalisée et socialement acceptable, de la toute-puissance infantile : le principe de la miniaturisation ludique, le principe de connexion directe du sujet avec le monde, le principe du passage à l'acte immédiat, le principe de la superposition totale du visuel et du réel.

La miniaturisation ludique

Le monde est trop grand et fait trop peur. Faute de pouvoir l'embrasser du regard, il est rassurant de le tenir au creux de sa main. Ce furent d'abord, sans doute, des amulettes magiques et des statuettes sacrées : de petits objets de grande valeur concentrent les pouvoirs des personnes ou des animaux dont ils étaient les répliques.

Et la miniature traverse toute l'histoire de l'art.

À côté du gigantisme architectural de l'emphase symphonique, du grossissement des effets du théâtre elle occupe une place de choix, sur la poterie, la vaisselle ou les meubles à travers les boîtes à musique, les dentelles et le, bijoux. L'art populaire goûte tout particulièrement la miniature : en témoigne la ferveur pour les crèches, les poupées, les maquettes de bateaux qui ornent les maisons modestes.

Claude Lévi-Strauss., se demande

« Si le modèle réduit, qui est aussi le chef Œuvre du compagnon, n'offre pas, toujours et partout, le type même de l'œuvre d'art ». Et il ajoute : « La vertu intrinsèque du modèle réduit est qu'il compense la renonciation à des dimensions sensibles par l'acquisition de dimensions intelligibles. »¹ C'est en quoi la miniature se distingue fondamentalement du jouet. »

L'enfant d'ailleurs, a l'interdiction formelle de la toucher. Il dispose, de son côté, d'objets qu'il peut manipuler à sa guise, avec lesquels il peut faire et défaire des mondes imaginaires, construire et détruire des univers entièrement fictifs, puisque l'irréversibilité du temps n'est pas ici de mise : le château de cubes devra casser pour pouvoir être refait, rien de ce qu'on lui fait subir ne compromet l'avenir du monde. Au contraire, on apprend à construire le monde en s'exerçant sur des objets qu'on peut abîmer et casser sans conséquences...

À l'inverse, l'adulte conserve précieusement des miniatures qui expriment le contraire : l'infinie fragilité des choses, l'impossibilité d'en disposer selon ses caprices, puisqu'elles incarnent une histoire, un héritage, la transmission d'un monde apprivoisé par le travail des hommes et porté à son plus haut degré de symbolisation.

Il arrive cependant que la frontière entre la miniature et le jouet s'estompe. Entre la première, qu'on conserve, admire et transmet, et le second, qu'on manipule pour assouvir ses fantasmes, la confusion s'installe. Et aujourd'hui l'évolution technologique donne à cette confusion une importance particulière. Certes, les collectionneurs continuent d'aligner, derrière des vitrines, des boîtes d'allumettes ou des capsules de bouteilles. Cependant, à côté, les objets techniques les plus quotidiens se sont mis à rapetisser et à placer dans la main de chacun des miniatures qui ne sont plus des représentations symboliques, mais des instruments fonctionnels offerts à notre pouvoir. Caméras, appareils photographiques, chaînes hi-fi, téléphones, calculatrices, agendas..., tout doit tenir dans le creux de la main ; tout doit pouvoir être commandé en direct et obéir « au doigt et à l'œil ». Jusqu'à l'assomption du camping-car. Là, dans un espace à portée de main, chaque objet de la vie courante trouve sa place, s'encastre parfaitement, se déploie en fonction des besoins. Une vraie maison de poupée. Et l'on part en famille pour jouer à la poupée, à la marchande et à la dinette, au garagiste et à l'hôtelier, s'amuser à déménager et à s'installer ailleurs tous les soirs. Ainsi le camping-car fonctionne-t-il comme une façon de superposer, pendant quelques jours ou quelques semaines, l'espace habitable, l'espace manipulable et l'espace mental.

Avec la miniaturisation ludique, le monde est donc réduit à ce que l'on peut en faire. C'est, certes, une étape nécessaire du développement de l'enfant, mais une étape à dépasser. Elle permet au petit d'homme de s'installer dans l'univers où il arrive et d'engager avec lui une interaction « à sa hauteur ». Pour remplir son rôle éducatif, cette démarche doit toutefois porter en elle-même ses propres limites. C'est ce à quoi, d'ailleurs, se reconnaît le véritable jouet : il s'offre à la toute-puissance infantile et s'y dérobe en même temps. Il s'y offre assez pour que se construise quelque chose comme une intentionnalité ; il y résiste assez pour que cette intentionnalité reconnaisse progressivement que le monde ne se réduit pas à ce qu'elle peut en commander. Or la télécommande justement, met entre nos mains l'objet miniature qui commande aux choses. Sans limites : sans non qui permette entendre « qu'il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre, Horatio, que n'en rêve toute votre philosophie >>. Elle exalte la toute-puissance du caprice. La télécommande est un jouet tronqué qui bloque le psychisme humain dans le ludique en escamotant la construction du symbolique, laquelle suppose un aller-retour incessant entre le monde et le sujet, le sujet et le monde.

La connexion directe du sujet avec le monde.

Là encore, rien de très nouveau ...la songerie traditionnelle de la pensée magique - pouvoir commander au monde par la seule force de sa pensée. Et la connexion directe du sujet avec le monde n'est rien d'autre qu'un blocage dans l'égoïsme initial qu'ont décrit, chacun à sa manière, Freud et Piaget.

C'est le passage obligé. Affaire de survie, d'abord : parce qu'il est douloureux d'assumer la frustration postnatale et qu'on n'existe dans le monde qu'en affirmant l'impérialisme de son propre désir. Affaire de construction de soi, ensuite : parce qu'un sujet n'émerge qu'en tentant d'imposer son pouvoir aux êtres et aux choses qui l'entourent. Affaire de famille, enfin : parce que tout enfant désiré est un enfant-roi et que ses parents, ses grands-parents, ses oncles, ses tantes et tous ses proches se disputent la grâce de son sourire, l'installant, à leur insu, dans le rôle du tyran. C'est lui qui régent le monde et tire les ficelles : il apprend très vite comment pleurer, bouder et rire pour tenir les autres à sa merci. Il sait très tôt commander aux adultes, et constate la redoutable efficacité du chantage affectif : qu'il détourne le regard, et ses parents s'effondrent dans la culpabilité ou s'engagent dans la surenchère pour récupérer son affection.

L'infantile télécommande son entourage. Il est en prise directe sur le monde grâce au pouvoir fabuleux que lui donnent les adultes de combler leur attente -jamais rassasiée - de l'enfant parfait. Il monnaie son affection au prix le plus élevé. Et il n'est pas un « esprit fort », partisan d'une éducation autoritaire et défenseur de l'existence d'un « dénivelé éducatif irréductible », qui ne finisse par se soumettre à ses injonctions. D'où la puissance et la gloire de l'enfant-roi en majesté : rien ne lui échappe et tout lui est possible.

C'est que l'infantile ne connaît pas l'indifférence. Il ne peut, ne veut pas la connaître. Sa mère est en retard pour le nourrir, c'est qu'elle ne l'aime plus. Elle est au travail, c'est qu'elle l'a trahi. Il a froid, c'est qu'on veut le punir. Il se blesse en tombant, c'est que la chaise est méchante. La maîtresse, à l'école, le regarde tout le temps, c'est qu'elle l'espionne. Elle ne le regarde pas, c'est qu'elle l'abandonne. Sa compagne n'est pas au rendez-vous, c'est qu'elle le trompe. Son ami ne répond pas à sa lettre, c'est qu'il est définitivement fâché. Tout fait sens. Et, à l'opposer du lieu commun qui voudrait que les hommes meurent du manque de sens de leur existence, le triomphe de l'infantile nous montre qu'on étouffe dans le trop-plein de sens. Qu'on est asphyxié par trop

d'oxygène, aveuglé par trop de lumière, et que grandir suppose de s'habituer à vivre dans la pénombre, en apprivoisant l'inconnu sans chercher à le circonvenir. Ainsi l'infantile condamne-t-il inmanquablement l'échec. Parce qu'il croit tout voir, tout savoir et tout contrôler, il ne comprend du monde et des autres que ce qu'il en interprète à travers ses propres désirs, ses propres fantasmes, son propre délire. Le monde lui appartient.

Il suffit de le vouloir suffisamment. De se concentrer de fermer les yeux et de demander. L'infantile vit ainsi dans une conception archaïque de la prière : quand celle-ci est exigence et non disponibilité, demande de satisfaction de soit

et non ouverture à l'altérité... Pour grandir, l'enfant, doit donc découvrir, petit à petit, l'extériorité des êtres et des choses, la redoutable indifférence des autres et du monde à son sort, la résistance de l'univers à la toute puissance de son imaginaire. Renoncement, progressif à cette connexion directe avec le monde de n'en voir que ce qu'on en désire, et de n'en avoir que ce qu'on en demande.

Or, justement, la télécommande réactive ce fol espoir. En abolissant la distance entre soi et l'écran, elle autorise la superposition fantasmagorique de l'écran et de soi en raccourcissant, au point qu'on puisse l'imaginer abolie, le temps de réaction de l'objet, elle laisse penser, que le monde, est en quelque sorte, connecté directement à notre cerveau. Rejoignant ainsi les figures les plus emblématiques de la science fiction : quand l'homme impose sa pensée au monde sans la moindre médiation et, dans un dernier sursaut pour concurrencer la divinité, fait du monde l'expression de son propre et seul esprit »².

Le passage à l'acte immédiat

L'aspect le plus souvent retenu par les observateurs de l'usage de la télécommande, c'est **le zapping**. Effectivement on ne dispose pas - pour le moment - de télécommande au cinéma ou au théâtre. Là, on entre dans une salle et on s'astreint, en principe, à regarder un spectacle du début, jusqu'à la fin, sans s'adonner à d'autres activités en parallèle. Face à la télévision, c'est tout le contraire : on jette un coup d'œil sur les programmes, on passe de chaîne en chaîne, on répond au téléphone, on grignote un morceau de fromage, on se dispute avec son frère ou sa sœur, on attrape le feuilleton qui commence, tout en tentant de connaître le résultat du jeu qui continue.

Certes, on pourrait parfaitement zapper en actionnant les commandes sur le téléviseur lui-même. Mais la télécommande fournit au zapping un atout de taille : on peut le pratiquer à distance et en faisant autre chose en même temps. Le zapping acquiert ainsi une caractéristique très particulière : le pouvoir de commander à un objet dont on s'émancipe simultanément. Il permet de combiner l'agitation intérieure, le développement d'activités de toutes sortes et, en même temps, le contrôle le plus strict sur « la machine à voir ».

Quand les enfants passent en moyenne, sur une année, plus de temps devant la télévision, la télécommande à la main, qu'à l'école, il n'est pas étonnant d'entendre des professeurs se plaindre d'être considérés comme des postes de télévision. Ils sont là, dans la classe, à parler dans un coin, pendant que leurs élèves s'adonnent à une multitude d'activités : certains remplissent leurs agendas, d'autres rédigent des textos, d'autres encore dessinent ou préparent un exercice pour le cours suivant... Et, de temps en temps, les élèves jettent un coup d'œil, dressent l'oreille, attirés par une image ou par une expression ; ils sont attentifs quelques instants... avant de se remettre à faire tout autre chose et de regretter qu'ici, malheureusement,

on ne dispose pas de télécommande pour changer de chaîne quand on s'ennuie ! Ainsi la télécommande contribue-t-elle à faire voler en éclats la perception linéaire, encourageant l'esprit à la dispersion systématique le sujet, à l'agitation permanente. Et, dans une course de vitesse infernale, elle entraîne les chaînes de télévision à multiplier les accroches successives, les provocations impromptues, les plans les plus courts possibles qui s'enchaînent à un rythme effréné, pour garder le téléspectateur sous emprise.

Or, pouvoir changer de chaîne à tout instant - ou voir son attention renouvelée à chaque instant en restant sur la même chaîne -, c'est s'abîmer dans le « tout, tout de suite » et s'interdire la satisfaction différée. Quand, justement, sortir de l'infantile, c'est accéder à cette satisfaction différée, surseoir au plaisir immédiat pour trouver, au-delà de l'inévitable frustration du moment, un plaisir plus durable, une satisfaction médiatisée par l'intelligence, inscrite dans un projet, pouvant être verbalisée, symbolisée et partagée. À cet égard, la lecture impose, évidemment, la capacité de différer une satisfaction immédiate, de renoncer à la fascination de l'image pour entrer progressivement dans la rencontre d'une parole. Pour la même raison, le cinéma et le théâtre dès lors qu'ils prennent le temps d'élaborer du symbolique, constituent de précieux contrepoisons au zapping. Et aussi l'écriture, qui permet de tâtonner, de relire, d'ajuster son "expression...", au lieu de vivre dans l'interjection permanente, dans les coups de gueule et les coups de poing.

La découverte de la satisfaction différée suppose une autorité qui n'impose pas la renonciation pure et simple à la pulsion, mais exige qu'on la mette en délibération un moment. Un moment pour s'interroger avant d'agir, passer l'impulsion au crible de la conscience, suspendre le passage à l'acte afin d'en anticiper mentalement les conséquences possibles sur soi et les autres, faire exister un avenir possible sur lequel la décision d'un sujet peut avoir prise. Car l'impératif catégorique Kantien, aussi fondé soit-il dans la raison pratique, n'est que vaine injonction pour qui est incapable de prendre ce temps-là. Il faut entendre Platon, au début de La République, poser la véritable question pédagogique :

« Comment faire entendre raison à celui qui n'est pas dans la raison ? »

Il faut prendre cette interrogation à bras-le-corps et se mettre à l'écoute de ceux qui imaginent, pour ce faire, des « dispositifs ». Des dispositifs pédagogiques permettant de rompre avec l'immédiateté mortifère de la télécommande, des dispositifs dont « l'autorité autorise » : « L'autorité autorise-ce n'est pas tout à fait une lapalissade. Elle rend possible ce qui ne l'était pas. À ce titre, elle "permet" autre chose, à la manière dont un poème ou un film inaugure une perception qui n'eût pas été possible sans lui : après, on ne voit plus, on ne pense plus de la même façon », explique Michel de Certeau³. Ainsi conçue, l'autorité insère un coin dans la mécanique infernale du passage à l'acte. La véritable autorité, s'entend. Pas celle qui fonctionne sur le modèle qu'il s'agit de remettre en cause et qui réduit les rapports institutionnels

- ils ont justement pour mission de surseoir au passage à l'acte - à des rapports de force opposant une tribu à une autre. Où chacun cherche à anéantir l'adversaire en utilisant sa télécommande comme le joystick d'un jeu électronique : un outil qui ne permet pas seulement de changer de fenêtre sur le monde, mais d'abolir ou de créer à volonté ce qui précisément apparaît dans la fenêtre.

La superposition totale du visuel et au réel

Car voilà, in fine, le danger majeur. Parce que la télécommande donne accès à toutes les images du monde, parce qu'on finit par les confondre avec le monde lui-même, elle participe, de manière décisive, à son escamotage. Elle contribue à réduire le monde à ce que l'on peut en voir : à la somme des images qui en sont présentées, et, plus gravement encore, aux seules images qui pourraient en être présentées. Ainsi passent à la trappe, en même temps, toutes les images du monde que les cameramen de télévision n'ont pas encore filmées et tout ce qui, dans le monde, ne peut se mettre en images⁴ ...

On ne réalise pas suffisamment, en effet, ce qui peut se passer dans la tête d'un enfant ou d'un adolescent qui tient entre ses mains la possibilité d'accéder à plusieurs centaines de chaînes de télévision, émanant de tous les pays, traitant de tous les sujets, couvrant toutes les préoccupations et toutes les communautés possibles : comment peut-il imaginer qu'il existe encore un « ailleurs » ? Que l'univers n'est pas complètement « couvert » par ce flot d'images ?

Inévitablement, s'impose l'idée que le monde n'est qu'un gigantesque studio de télévision. Certes, il se doute bien que subsistent quelques angles morts, ou que les caméras n'ont pas pu - mais pour combien de temps ? - aller assez loin dans l'infiniment petit et l'infiniment grand, mais la matrice est là : le monde est un studio. La technologie, déjà, en une obscénité galopante, a inventé des outils pour explorer les plus lointaines galaxies et le fond des océans ; les réalisateurs les plus performants fouillent les blessures, le vagin ou le cerveau jusqu'aux limites du supportable ; les animateurs les plus zélés traquent l'intime et mettent en scène l'exhibition permanente. À terme - c'est évident - plus rien ne nous échappera !

La télé réalité est, à cet égard une formidable trouvaille : c'est la télécommande intégrée. Le système télévisuel a ingéré l'outil pour mieux le maîtriser et en imposer la suprématie. Le monde, en effet, y est réduit à un studio, tout ce qui s'y passe est saisi par une multitude de caméras, et le réalisateur, en régie, tient la télécommande dont il a dépossédé le téléspectateur pour en garantir l'usage le plus performant. C'est que - pour faire un peu de mauvais esprit - la télécommande reste, au bout du compte, un instrument assez aléatoire ! Même si elle dispose de véritables atouts pour favoriser la rétention ou la régression dans l'infantile, rien ne garantit complètement son « -bon usage » : on peut la perdre ou la détraquer ; on peut même l'oublier un moment devant un film ou un propos qui briseraient l'insignifiance des programmes. Voilà un danger que la médiocratie ne peut pas courir. S'ils abandonnaient la télécommande, les enfants pourraient peut-être, un jour, sortir de l'infantile... Il vaut donc mieux organiser le système pour qu'il échappe aux bonnes volontés individuelles ! Et, puisqu'on en est là, pourquoi ne pas aller au bout de la logique ? Equiper la planète tout entière, jusque dans les moindres recoins de nos maisons et de nos cerveaux, de caméras de vidéosurveillance afin d'avoir en temps réel, sur nos écrans de télévision, une vision exhaustive et accessible de ce qui se passe ... Le monde entier enfin sous la main ! La télécommande aux dimensions du « Grand Tout » ! Les rêves les plus fous enfin réalisés !

On trouvera le propos excessif, caricatural et facile. Il l'est, sans doute. Au moins autant que les plus noires utopies de science-fiction. Pourtant, pour le pédagogue, tout cela correspond aux observations les plus quotidiennes des ravages de l'infantile : ces « enfants-bolides⁵ » affalés en classe comme devant leur télévision, apostrophant l'enseignant dès qu'il ne correspond plus à leur attente, se précipitant dans l'injure et la violence pour masquer leur difficulté à se fixer un instant

sur un apprentissage ou dans une relation avec autrui, anéantissant d'un revers de manche ceux et celles qui ne pensent pas comme eux, ne s'habillent pas comme eux, ne conçoivent pas le monde comme eux. Cela renvoie à ces enfants et adolescents pour qui tout peut et doit être commandé par leurs caprices. À ceux qui ne jouissent que de la contemplation à l'infini de leur propre image. Sidérés parce que le monde est réduit à leur conscience. Parce que la télévision, sous leur joug, ne leur renvoie que leurs propres fantasmes, et qu'ils ont comme seul fantasme de passer à la télévision. Parce que, surtout, nulle altérité ne vient jamais les interpeller, et qu'ils sont complètement aspirés par le trou noir de leur toute-puissance.

Accompagner l'enfant pour qu'il puisse, en même temps, renoncer la toute-puissance et accéder au pouvoir : voilà l'enjeu. Car on n'abandonne pas facilement à la toute-puissance : ne plus tenir les autres à sa merci, renoncer à les faire chanter pour obtenir satisfaction. Reconnaître les désirs qu'on porte en soi sans pour autant se soumettre à leur joug. Se méfier du passage à l'acte : apprendre à anticiper les réactions de l'autre, découvrir la résistance des êtres et des choses à sa propre volonté. Renoncer à être le nombril du monde. À télécommander les comportements de ses proches. Accéder au langage, enfin, qui est refus de tout dire. Rupture avec la sidération de l'image. Acceptation du bégaiement constitutif de la parole humaine. Du tâtonnement et de la maladresse. De l'effort pour tenter de « dire » en sachant que le dire ne s'impose jamais avec l'évidence absolue du voir. Et que le dire appelle d'autres dire. Sans qu'on puisse jamais espérer se tenir debout dans le royaume de la jouissance, une bonne fois pour toutes, et regarder en face la totalité dans sa plénitude. Monsieur Teste s'est résigné depuis longtemps à son échec, et Paul Valéry lui-même convient qu'« il faut tenter de vivre ». L'infantile conduit à la folie ou à la mort. Au délire ou à la narcotisation du monde. Grandir, c'est tenter de s'en dégager, sans espérer pour autant en être jamais définitivement délivré. Grandir suppose d'entendre une autorité qui enjoint de lâcher la télécommande. Entendre : tout le problème est là. Car l'injonction, absolument nécessaire, est, en réalité, totalement inaudible au petit d'homme qui patauge dans l'infantile : nul ne renonce volontairement et sans contrepartie aux gratifications du trône. Et c'est bien pour cela que l'éducation « fait question⁶ ». D'où la tentation légitime de mettre violemment le tyran à bas. De le destituer sur un coup de colère. D'opposer brutalement « le principe de réalité » au « principe de plaisir » dans une sorte de bras de fer où l'infantile, pense-t-on, finira bien par céder... Mais on risque alors l'installation du déchu en martyr, le retournement de la toute-puissance en déni de ses propres désirs, l'enfermement dans le mutisme ou l'autodestruction. Jeté à terre sans ménagement, l'enfant-roi renversera l'interdiction d'être tout en obligation de n'être rien. Contraint de se soumettre aux caprices des adultes, il cherchera, plus tard, à imposer les siens.

C'est pourquoi on perd son temps à « restaurer l'autorité » quand il faudrait « l'instituer ». L'instituer : affaire d'instituteurs et d'institutions.

L'instituer : en accompagnant l'enfant dans le difficile mais indispensable échange entre le renoncement à sa toute-puissance et l'accès à un pouvoir auquel il pourra prendre part, sans jamais le totaliser. On ne peut troquer du jour au lendemain les oripeaux de l'infantile contre le costume du citoyen. **Ni l'âge de raison ni la majorité politique ne constituent, à cet égard, la garantie.** Et l'impératif symbolique qui commande de marquer par des rituels de passage solennisés les étapes de la croissance et de l'intégration ne doit pas laisser croire que le signe peut se substituer à la maturation, le rituel, à la formation. Non que le rituel d'intégration ne fasse point partie intégrante de la formation, mais parce que la formation ne saurait s'y réduire. Elle ne peut jamais faire l'économie de la besogne quotidienne par laquelle la toute-puissance est

confrontée à ses dérives et à ses impasses, regardée du point de vue du collectif et de l'universel. Il y a ainsi tout un travail proprement pédagogique par lequel l'enfant découvre que l'interdit n'est pas le caprice de la tribu d'en face, qu'il autorise des satisfactions plus importantes que les frustrations qu'il impose. Un travail grâce auquel il éprouve la résistance des êtres et du monde à la toute-puissance de son imaginaire. Résistance qui lui permet de se dégager du solipsisme et d'entrer, enfin, en relation avec l'altérité. Résistance qui lui impose de prendre en compte la volonté de l'autre et de chercher, dans la difficulté et les inévitables conflits inhérents à « l'humaine condition », ce qui peut faire « tenir ensemble » un collectif solidaire. Telle est, d'ailleurs, la moins mauvaise définition d'un « dispositif pédagogique » : une structure qui permet à des êtres de « tenir ensemble »... Et dans les deux sens de l'expression : d'une part, cohabiter pacifiquement dans un même espace-temps de telle manière que les personnes puissent se parler ; d'autre part, « faire société » en fomentant des institutions qui permettent à chacun d'occuper une place dans un projet collectif, sans y être pour autant définitivement enfermé. Un collectif où il pourra avoir une place, pourvu qu'il renonce à occuper toute la place.

Eduquer, c'est résister⁷. A l'infantile et à ce qui ce qui en est, aujourd'hui, plus que son symbole, son outil de développement : la télécommande.

¹ Claude Lévi Strauss, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p.34 et 36.

² Sur cette problématique, voir Dossier de l'audiovisuel, n° 109, mai-juin-2003, « Le réel à l'épreuve des écrans. »

³ Michel de Certeau, *La Faiblesse de croire*, Paris, Le Seuil, 1987, p. 119

⁴ . Sur cette question, voir les analyses de François Jost dans *La télévision au quotidien : entre réalité et fiction*, Bruxelles, De Boeck, 2003. L'auteur montre que la problématique des années 1970-1980 qui consistait à se demander si les images « déformaient la réalité » est devenue aujourd'hui complètement obsolète : l'image est la réalité, puisque la réalité c'est l'image. Seul ce qui passe à la télévision existe, puisque - symétriquement - exister, c'est passer à la télévision.

⁵ L'expression est de Francis Imbert. Il désigne ainsi les enfants qui n'ont pas accès au symbolique et sont dans le passage à l'acte permanent (le symbolique représentant, par opposition et conformément à son étymologie, la capacité à « réunir », à « rapprocher », et plus précisément à « échanger des paroles »). On trouvera une analyse particulièrement forte de phénomènes que nous n'avons fait qu'évoquer ici brièvement, démontant les ressorts de la sidération par les images et leur emprise mortifère sur des enfants et des adolescents en situation de fragilité, dans le chapitre « L'image ou la parole ? » de son dernier ouvrage paru : *Enfants en souffrance, élèves en échec*, Paris, ESF éditeur, 2004, p. 29-111

⁶ C'est à cette question que travaille la pédagogie. À mille lieues de la technicisation didactique à laquelle on la réduit parfois à tort.

⁷ Je me permets de détourner ici le titre de l'ouvrage de Neil Postman traduit en France en 1981 aux Éditions du Centurion : *Enseigner, c'est résister*. Le même Neil Postman avait été, en 1969, avec Charles Weingartner, l'auteur d'un ouvrage intitulé *Teaching as a Subversive Actinty* (New York, Delacorte Press). Je crois aujourd'hui, moi aussi, que c'est la « résistance » assumée de l'éducateur aux pressions de l'infantile, fussent-elles relayées massivement par la machinerie marchande, médiatique et politique, qui peut faire de lui un personnage éminemment subversif.